

Les Essais, III, 13 « De l'expérience »
Sélection proposée par Vincent Pitteloud

Texte de l'édition Abel L'Angelier, 1595, édité sous la direction de Jean Céard, Paris, LGE, 2001 (La Pochothèque)

Editrice scientifique de III, 13 : Isabelle Pantin

La pagination renvoie à l'édition LP en trois volumes / à l'édition Pochothèque

NB Les participants qui en ont le loisir sont naturellement vivement invités à lire l'ensemble de l'essai.

Il n'est désir plus naturel que le désir de connaissance¹. Nous essayons tous les moyens qui nous y peuvent mener. Quand la raison nous faut² nous y employons l'expérience :

Per varios usu artem experientia fecit :

*Exemplo montrante viam*³.

Qui est un moyen de beaucoup plus faible et plus vil (p. 451/ 1655).

Le roi Ferdinand, envoyant des colonies aux Indes, pourvut sagement qu'on n'y menât aucuns écoliers de la jurisprudence : de crainte, que les procès ne peuplassent⁴ en ce nouveau monde. Comme étant science de sa nature, génératrice d'altercation et division, jugeant avec Platon que **c'est une mauvaise provision de pays, que jurisconsultes et médecins**⁵ (p. 455 / 1658-1659).

L'avertissement à chacun de se connaître, doit être d'un important effet⁶, puisque ce Dieu de science et de lumière le fit planter au front de son temple : comme comprenant tout ce qu'il avait à nous conseiller⁷. Platon dit aussi que prudence n'est autre chose, que l'exécution de cette ordonnance : et

¹ Cf. l'incipit de la *Métaphysique* d'Aristote : « Tous les homes ont, par nature, le désir de connaître ».

² nous fait défaut

³ « L'expérience a produit l'art, à travers diverses pratiques, l'exemple montrant la voie » (Manilius, *Astronomica*, I, v. 61-62).

⁴ ne se multipliaient

⁵ Montaigne reprend ici presque textuellement un passage des *Serées* (1584) de son contemporain Guillaume Bouchet. La référence à Platon renvoie à *La République* (III, 405a-d) où le philosophe établit une relation entre les progrès de la médecine et de la jurisprudence et la décadence de la société.

⁶ de grande conséquence

⁷ L'inscription de l'adage « Connais-toi toi-même » au fronton du temple d'Apollon à Delphes est commentée par Plutarque (« Que signifiait le mot Ei ... », *Œuvres morales*, 384d sq. Platon (*Timée*, 72a ; *Charmide*, 164d) et Xénophon (*Mémoires* IV, 2) mettent cette parole dans la bouche de Socrate.

Socrate, le vérifie par le menu en Xénophon. Les difficultés et l'obscurité ne s'aperçoivent en chacune science, que par ceux qui y ont entrée. Car encore faut-il quelque degré d'intelligence, à pouvoir remarquer qu'on ignore : et faut pousser à une porte, pour savoir qu'elle nous est close. D'où naît cette Platonique subtilité que ni ceux qui savent, n'ont à s'enquérir, d'autant qu'ils savent⁸ : ni ceux qui ne savent, d'autant qu'il faut savoir de quoi on s'enquiert⁹. Ainsi en cette-ci¹⁰ de se connaître soi-même : ce que chacun se voit¹¹ si résolu et satisfait, ce que chacun y pense être suffisamment entendu, signifie que chacun n'y entend rien du tout (p. 470 / 1672-1673).

C'est par mon expérience, que j'accuse l'humaine ignorance. Qui est, à mon avis, le plus sûr parti de l'école du monde. Ceux qui ne la veulent conclure en eux, par un si vain exemple que le mien, ou que le leur, qu'ils la reconnaissent par Socrates le maître des maîtres (p. 471 / 1674-1675).

Les savants partent¹², et dénotent leurs fantaisies, plus spécifiquement, et par le menu : Moi qui n'y vois qu'autant que l'usage m'en informe, sans règle, présente généralement les miennes¹³, et à tâtons. Comme en ceci : je prononce ma sentence par articles décousus (p. 472 / 1676).

Mais quant à la santé corporelle, personne ne peut fournir d'expérience plus utile que moi : qui la¹⁴ présente pure, nullement corrompue et altérée par art, et par opinion¹⁵. **L'expérience est proprement sur son fumier¹⁶ au sujet de la médecine, où la raison lui quitte¹⁷ toute sa place.** Tibère disait, que quiconque avait vécu vingt ans, se devait répondre¹⁸ des choses qui lui étaient nuisibles ou salutaires, et se savoir conduire sans médecine¹⁹. Et le pouvait avoir appris de Socrates : lequel conseillant à ses disciples soigneusement, et comme un très principal étude, l'étude de leur santé, ajoutait qu'il était malaisé, qu'un homme d'entendement, prenant garde à ses exercices, à son boire et à son manger, ne discernât mieux que tout médecin,

⁸ parce qu'ils savent

⁹ cf. Platon, *Ménon*, 80d-e.

¹⁰ cette subtilité

¹¹ Le fait que chacun se voit

¹² L'édition de 1595 donne à tort : les savants *parlent*. Il s'agit du verbe *partir* : diviser.

¹³ Comprendre : mes *fantaisies*, mes idées que, contrairement aux savants qui établissent de minutieuses distinctions, je présente *généralement*, i. e. de manière globale

¹⁴ L'antécédent du pronom est l'expérience (et non la santé, « malheureusement pour l'auteur » comme le note Isabelle Pantin !).

¹⁵ opinion

¹⁶ Sur son terrain nourricier.

¹⁷ lui abandonne

¹⁸ rendre compte

¹⁹ Rapporté par Tacite, *Annales*, VI, 46. Sauf que Tacite dit « trente ans ».

ce qui lui était bon ou mauvais²⁰. Si fait la médecine profession d'avoir toujours l'expérience, pour touche de son opération²¹. Ainsi Platon²² avait raison de dire, que **pour être un vrai médecin**, il serait nécessaire que celui qui l'entreprendrait, eût passé par toutes les maladies, qu'il veut guérir, et par tous les accidents et circonstances de quoi il doit juger. C'est raison qu'ils prennent la vérole, s'ils la veulent savoir panser²³. Vraiment je m'en fierais à celui-là. Car les autres nous guident comme celui qui peint les mers, les écueils et les ports, étant assis sur sa table²⁴, et y fait promener le modèle d'un navire en toute sûreté : Jetez-le à l'effet²⁵, il ne sait par où s'y prendre. Ils font telle description de nos maux, que fait un trompette de ville, qui crie un cheval ou un chien perdu²⁶, tel poil, telle hauteur, telle oreille : mais présentez-le-lui, il ne le connaît pas pourtant²⁷. Pour Dieu, que la médecine me fasse un jour quelque bon et perceptible secours, voir comme je crierai de bonne foi, *Tandem efficaci do manus scientiae*²⁸ (p. 476-478 / 1679-1681).

En somme chaque nation a plusieurs coutumes et usances, qui sont non seulement inconnues, mais farouches et miraculeuses²⁹ à quelque autre nation (p. 480 / 1683).

Et comme ils tiennent de la vertu³⁰, qu'elle n'est pas plus grande pour être plus longue : j'estime de même de la vérité, que pour être plus vieille, elle n'est pas plus sage. Je dis souvent que c'est pure sottise, qui nous fait courir après les exemples étrangers et scolastiques³¹ : leur fertilité est pareille à cette heure à celle du temps d'Homère et de Platon. Mais n'est-ce pas que nous cherchons plus d'honneur de l'allégation³², que la vérité du discours ? (p. 481 / 1683-1684)

La meilleure de mes complexions³³ corporelles, c'est d'être flexible et peu opiniâtre. J'ai des inclinations plus propres et ordinaires, et plus agréables³⁴

²⁰ Rapporté par Xénophon, *Mémoires*, IV, 7.

²¹ C'est pourquoi la médecine fait profession de toujours considérer l'expérience comme pierre de touche de son efficacité.

²² *République* III, 408d-e

²³ soigner

²⁴ à sa table

²⁵ dans la réalité

²⁶ qui annonce la perte ...

²⁷ pour autant

²⁸ « Enfin je rends les armes à une science efficace ». (Horace, *Epodes*, 17, 1, qui s'adresse en l'occurrence à la sorcière Canidie).

²⁹ bizarres et prodigieuses

³⁰ Et comme on prétend, en parlant de la vertu ...

³¹ les exemples venus d'ailleurs et entretenus par la tradition scolaire

³² l'honneur que l'on retire à citer des sources réputées prestigieuses

³³ dispositions

que d'autres : Mais avec bien peu d'efforts, je m'en détourne, et me coule aisément à la façon contraire (p. 483-484 / 1686).

J'avais toujours appris, que le **serein**³⁵ ne s'épandait qu'avec la naissance de la nuit : mais hantant³⁶ ces années passées familièrement, et longtemps, un seigneur imbu de cette créance, que³⁷ le serein est plus âpre et dangereux sur l'inclination du Soleil, une heure ou deux avant son coucher : lequel évite soigneusement et méprise celui de la nuit³⁸ : il a cuidé m'imprimer, non tant son discours, que son sentiment³⁹. Quoi, que le doute même, et l'inquisition frappe notre imagination et nous change⁴⁰? Ceux qui cèdent tout à coup à ces pentes, attirent l'entière ruine sur eux. Et plains plusieurs gentilshommes, qui par la sottise de leurs médecins, se sont mis en chartre⁴¹ tout jeunes et entiers. Encore vaudrait-il mieux souffrir d'un rhume⁴² que de perdre pour jamais, par désaccoutumance, le commerce de la vie commune, en action de si grand usage⁴³. Fâcheuse science : qui nous décrie⁴⁴, les plus douces heures du jour. Etendons notre possession jusqu'aux derniers moyens. Le plus souvent on s'y durcit, en s'opiniâtrant, et corrige l'on sa complexion⁴⁵ : comme fit Caesar le haut mal, à force de le mépriser et corrompre⁴⁶. On se doit adonner aux meilleures règles, mais non pas s'y asservir : Si ce n'est à celles, s'il y en a quelqu'une, auxquelles l'obligation et servitude soit utile. Et les Rois et les philosophes fientent, et les dames aussi : les vies publiques se doivent à la cérémonie : la mienne obscure et privée jouit de toute dispense naturelle :

³⁴ Ces qualificatifs ont une valeur un peu différente en moyen français : *propre* correspond ici plus ou moins à « personnel » ; *ordinaire* à « régulier », et *agréable* à « susceptible de convenir au plus grand nombre ».

³⁵ l'humidité du soir

³⁶ fréquentant

³⁷ persuadé que

³⁸ Comprendre : il évite le coucher du soleil, alors qu'il ne se préoccupe pas de l'humidité nocturne

³⁹ Comprendre : il a prétendu imprimer en moi non tant son raisonnement que son sentiment.

⁴⁰ Comprendre : cela voudrait-il dire que le simple fait de se poser des questions modifie nos représentations et nos opinions ?

⁴¹ en prison, i. e. ont renoncé à leur liberté de mouvement

⁴² Le terme désigne, à l'époque, bien plus qu'un rhume : toute forme d'affection respiratoire et de fluxion, dont les effets peuvent être graves.

⁴³ L'*action de très grand usage* désigne, dans ce contexte, le fait, banal et souvent utile, de sortir le soir.

⁴⁴ interdit

⁴⁵ Comprendre : et c'est ainsi que l'on corrige ses dispositions naturelles.

⁴⁶ Plutarque (*Vie de César*, 21) note que César se servit des impératifs de la guerre pour tromper ses crises d'épilepsie.

Soldat et Gascon sont qualités aussi, un peu sujettes à l'indiscrétion⁴⁷ (p. 487 / 1689-1690).

Je ne juge donc point, comme je disais, où les malades se puissent mettre mieux en sûreté, qu'en se tenant cois, dans le train de vie, où ils sont élevés et nourris⁴⁸. **Le changement, quel qu'il soit, étonne⁴⁹ et blesse.** Allez croire que les châtaignes nuisent à un Périgourdin ou un Lucquois : et le lait et le fromage aux gens de la montagne. On leur va ordonnant une non seulement nouvelle, mais contraire forme de vie : Mutation qu'un sain ne pourrait souffrir (p. 488 / 1690).

S'ils [les médecins] ne font autre bien, ils font au moins ceci, qu'ils préparent de bonne heure les patients à la mort, leur sapant peu à peu et retranchant l'usage de la vie. Et sain et malade⁵⁰, je me suis volontiers laissé aller aux appétits qui me pressaient. Je donne grande autorité à mes désirs et propensions. Je n'aime point à guérir le mal par le mal. Je hais les remèdes qui importunent plus que la maladie. D'être sujet à la colique, et sujet à m'abstenir du plaisir de manger des huîtres, ce sont deux maux pour un. Le mal nous pince d'un côté, la règle de l'autre (p. 489 / 1691⁵¹).

Laissons faire un peu à nature : elle entend mieux ses affaires que nous. Mais un tel en mourut. Si ferez-vous⁵² : sinon de ce mal là, d'un autre. Et combien n'ont pas laissé d'en mourir, ayant trois médecins à leur cul ? L'exemple est un miroir vague, universel et à tout sens⁵³. Si c'est une médecine voluptueuse, acceptez-la; c'est toujours autant de bien présent. Je ne m'arrêterai ni au nom, ni à la couleur, si elle est délicieuse et appétissante : Le plaisir est des principales espèces du profit (p. 493 / 1695).

Voyez un vieillard, qui demande à Dieu qu'il lui maintienne sa santé entière et vigoureuse ; c'est-à-dire qu'il le remette en jeunesse :

⁴⁷ Comprendre : contrairement à ceux qui sont tenus à respecter l'étiquette, Montaigne, étant à la fois soldat et gascon, peut se permettre d'outrepasser les bornes de la bienséance. C'est pourquoi il entame ici des considérations sur son usage du « retrait » (lieu d'aisance).

⁴⁸ Comprendre : à mon jugement, il n'est pas de moyen plus sûr, pour les malades, que de conserver (*coi* < QUIETUM) leur train de vie ordinaire.

⁴⁹ trouble

⁵⁰ Que je sois en bonne santé ou malade ...

⁵¹ La suite du texte évoque les plaisirs du palais et du sexe : « Je n'ai jamais reçu nuisance d'une action, qui m'eût été bien plaisante ».

⁵² Réponse à l'objection qui suggère qu'à suivre simplement la nature tel malade est mort : mais vous aussi, vous allez mourir ...

⁵³ Comprendre : il ne faut jamais, dans ses résolutions, s'inspirer d'exemples extérieurs.

*Stulte quid haec frustra votis puerilibus optas*⁵⁴ ?

N'est-ce pas folie ? Sa condition ne le porte pas⁵⁵. La goutte, la gravelle, l'indigestion, sont symptômes des longues années ; comme des longs voyages, la chaleur, les pluies, et les vents. Platon ne croit pas, qu'Æsculape se mît en peine, de pourvoir par régimes, à faire durer la vie, en un corps gâté et imbécile⁵⁶ : inutile à son pays, inutile à sa vacation⁵⁷ : et à produire des enfants sains et robustes ; et ne trouve pas, ce soin convenable à la justice et prudence divine, qui doit conduire toutes choses à utilité. Mon bonhomme, c'est fait : on ne vous saurait redresser : on vous plâtrera pour le plus, et étançonnera un peu, et allongera l'on de quelque heure votre misère.

*Non secus instantem cupiens fulcire ruinam,
Diversis contra nititur obicibus,
Donec certa dies, omni compage soluta,
Ipsam cum rebus subruat auxilium*⁵⁸

Il faut apprendre à souffrir⁵⁹, ce qu'on ne peut éviter. Notre vie est composée, comme l'harmonie du monde, de choses contraires, aussi de divers tons doux et âpres, aigus et plats⁶⁰, mols et graves⁶¹ : Le Musicien qui n'en aimerait que les uns, que voudrait-il dire ? Il faut qu'il s'en sache servir en commun, et les mêler⁶². Et nous aussi les biens et les maux, qui sont consubstantiels à notre vie. Notre être ne se peut⁶³ sans ce mélange ; et y est l'une bande⁶⁴ non moins nécessaire que l'autre. D'essayer à regimber contre une nécessité naturelle, c'est représenter la folie de Ctésiphon, qui entreprenait de faire à coups de pied avec sa mule⁶⁵. Je consulte peu, des altérations, que je sens ; Car ces gens ici sont avantageux⁶⁶, quand ils vous tiennent à leur miséricorde : Ils vous gourmandent les oreilles⁶⁷, de leurs pronostics ; et me surprenant autrefois affaibli du mal, m'ont injurieusement traité de leurs

⁵⁴ « Insensé, pourquoi formes-tu en vain ces souhaits, en des vœux puérils » ? (Ovide, *Tristes*, III, 8, v. 11).

⁵⁵ ne l'admet pas

⁵⁶ affaibli

⁵⁷ fonction

⁵⁸ « Non autrement que celui qui désire soutenir une ruine sur le point de s'écrouler lui oppose divers états, jusqu'au jour fatal où, tout l'échafaudage se défaisant, le soutien s'effondre lui-même avec le bâtiment » (Maximianus, *Elégies*, I).

⁵⁹ supporter

⁶⁰ bas

⁶¹ suaves et solennels

⁶² La comparaison figure chez Plutarque, *De la tranquillité de l'âme*, 15, 473F-474B.

⁶³ ne peut exister, n'est pas envisageable

⁶⁴ l'un des aspects

⁶⁵ Ctésiphon est un escrimeur mis en scène par Plutarque, *Comment il faut refréner la colère*, VIII, 457A. L'expression « faire à coups de pied », i. e. y aller par la manière forte, est empruntée à la traduction d'Amyot.

⁶⁶ Ces gens ici (ci) sont les médecins, prompts à tirer avantage de leur autorité.

⁶⁷ ils vous rebattent les oreilles

dogmes, et trogne magistrale : me menaçant tantôt de grandes douleurs, tantôt de mort prochaine : Je n'en étais abattu, ni délogé de ma place, mais j'en étais heurté et poussé⁶⁸ : Si mon jugement n'en est ni changé, ni troublé : au moins il en était empêché. C'est toujours agitation et combat. Or je traite mon imagination le plus doucement que je puis ; et la déchargerais si je pouvais, de toute peine et contestation. Il faut la secourir, et flatter, et piper qui peut⁶⁹. Mon esprit est propre à cet office. Il n'a point faute d'apparence partout⁷⁰. S'il persuadait, comme il prêche, il me secourrait heureusement. Vous en plaît-il un exemple ? Il dit que c'est pour mon mieux, que j'ai la gravelle. Que les bâtiments de mon âge, ont naturellement à souffrir quelque gouttière. Il est temps qu'ils commencent à se lâcher et démentir⁷¹ (p. 494-496 / 1696-1698).

Regarde ce châtement⁷² : il est bien doux au prix d'autres, et d'une faveur paternelle. Regarde sa tardiveté : il n'incommode et occupe, que la saison de ta vie, qui ainsi comme ainsi est meshui⁷³ perdue et stérile ; ayant fait place⁷⁴ à la licence et plaisirs de ta jeunesse, comme par composition⁷⁵. La crainte et pitié, que le peuple⁷⁶ a de ce mal, te sert de matière de gloire. Qualité, de laquelle si tu as le jugement purgé, et en a guéri ton discours⁷⁷, tes amis pourtant en reconnaissent encore quelque teinture en ta complexion. Il y a plaisir à ouïr dire de soi : Voilà bien de la force : voilà bien de la patience. On te voit suer d'ahan, pâlir, rougir, trembler, vomir jusques au sang, souffrir et convulsions étranges , dégoutter parfois de grosses larmes des yeux, rendre les urines épaisses, noires, et effroyables, ou les avoir arrêtées par quelque pierre épineuse et hérissée qui te point⁷⁸, et écorche cruellement le col de la verge, entretenant les assistants, d'une contenance commune⁷⁹ ; bouffonnant à pauses⁸⁰ avec tes gens : tenant ta partie en un discours tendu : excusant de parole ta douleur, et

⁶⁸ En filigrane, l'image de l'auteur assiégé par la suffisance des médecins : il ne quitte pas la place, mais doit y subir des assauts désagréables.

⁶⁹ et tromper, si possible

⁷⁰ Il ne manque nulle part de bonnes raisons.

⁷¹ La *gouttière* : la brèche ; *se démentir* : terme de maçonnerie pour désigner la dégradation d'un mur. Montaigne « file » la métaphore de la cité assiégée.

La suite du passage énumère, dans un plaidoyer ironique, tous les bienfaits de la gravelle.

⁷² Il s'agit toujours de la « colique » : « C'est un mal qui te bat les membres, par lesquels tu as le plus failli ».

⁷³ qui, quoi qu'il en soit, est désormais stérile

⁷⁴ après qu'il a laissé champ libre

⁷⁵ comme si l'on avait passé accord sur ce point

⁷⁶ Nous dirions aujourd'hui : les gens ...

⁷⁷ ta pensée

⁷⁸ qui te meurtrit

⁷⁹ d'une humeur égale

⁸⁰ par intermittences

rabattant⁸¹ de ta souffrance. Te souvient-il, de ces gens du temps passé, qui recherchaient les maux avec si grande faim, pour tenir leur vertu en haleine, et en exercice ? mets le cas⁸² que nature te porte et te pousse à cette glorieuse école, en laquelle tu ne fusses jamais rentré de ton gré. Si tu me dis, que c'est un mal dangereux et mortel : Quels autres ne le sont ? Car c'est une piperie médicinale, d'en excepter aucuns ; qu'ils disent n'aller point de droit fil à la mort : Qu'importe, s'ils y vont par accident ; et s'ils glissent, et gauchissent⁸³ aisément, vers la voie qui nous y mène ? **Mais tu ne meurs pas de ce que tu es malade ; tu meurs de ce que tu es vivant**⁸⁴ (p. 497-498 / 1699-1700).

Considère combien artificiellement⁸⁵ et doucement elle [la colique] te dégoûte de la vie, et déprend du monde : non te forçant, d'une sujétion tyrannique, comme tant d'autres maux, que tu vois aux vieillards, qui les tiennent continuellement entravés, et sans relâche de faiblesses et douleurs : mais par avertissements, et instructions reprises à intervalles, entremêlant des longues pauses de repos, comme pour te donner moyen de méditer et répéter sa leçon à ton aise. Pour te donner moyen de juger sainement, et prendre part en homme de cœur, elle te présente l'état de ta condition entière, et en bien et en mal ; et en même jour, une vie très allègre tantôt, tantôt insupportable. Si tu n'accoles la mort, au moins tu lui touches en paume⁸⁶, une fois le mois. Par où tu as le plus à espérer, qu'elle t'attrapera un jour sans menace. Et qu'étant si souvent conduit jusques au port : te fiant d'être encore aux termes accoutumés, on t'aura et ta fiance, passé l'eau un matin, inopinément⁸⁷ (p. 498-499 / 1700-1701).

Mais est-il rien doux, au prix de cette soudaine mutation ; quand d'une douleur extrême, je viens par le vidange de ma pierre, à recouvrer, comme d'un éclair, la belle lumière de la santé : si libre et si pleine : comme il advient en nos soudaines et plus âpres coliques ? Y-a-t-il rien en cette douleur soufferte⁸⁸, qu'on puisse contrepeser au plaisir d'un si prompt amendement ? De combien la santé me semble plus belle après la maladie, si voisine et si contiguë, que je les puis reconnaître en présence l'une de l'autre, en leur plus haut appareil : où

⁸¹ minimisant

⁸² suppose

⁸³ dévient (par opposition à aller *de droit fil*, tout droit)

⁸⁴ *Morieris non quia aegrotas, sed quia vivis* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 78).

⁸⁵ avec quel art

⁸⁶ Si tu n'embrasses la mort, du moins tu lui touches la main

⁸⁷ Comprendre : alors que tu croiras en être encore aux termes habituels (une brève entrevue avec la mort), on t'aura, toi et ta confiance, fait passer l'eau (le fleuve Achéron).

⁸⁸ Comprendre : en cette douleur qu'il a fallu supporter

elles se mettent à l'envi, comme pour se faire tête et contrecarre⁸⁹ ! Tout ainsi que les Stoïciens disent, que les vices sont utilement introduits, pour donner prix et faire épauler à⁹⁰ la vertu : nous pouvons dire avec meilleure raison, conjecture moins hardie, que **nature nous a prêté la douleur, pour l'honneur et service de la volupté et indolence**⁹¹. Lorsque Socrate après qu'on l'eût déchargé de ses fers, sentit la friandise⁹² de cette démangeaison, que leur pesanteur avaient causée en ses jambes : il se réjouit, à considérer l'étroite alliance de la douleur à la volupté : comme elles sont associées d'une liaison nécessaire : si qu'à tours⁹³, elles se suivent, et s'entr'engendrent : et s'écriait au bon Esope, qu'il dût avoir pris, de cette considération, un corps propre à une belle fable⁹⁴ (p. 500-502 / 1704-1705).

La mort se mêle et confond partout à notre vie : le déclin préoccupe à son heure⁹⁵, et s'ingère au cours de notre avancement même. J'ai des portraits de ma forme de vingt et cinq, et de trente-cinq ans : je les compare avec celui d'asture⁹⁶ : Combien de fois, ce n'est plus moi : combien est mon image présente plus éloignée de celles-là que de celle de mon trépas. C'est trop abusé de nature, de la tracasser si loin, qu'elle soit contrainte de nous quitter⁹⁷ : et abandonner notre conduite, nos yeux, nos dents, nos jambes, et le reste, à la merci d'un secours étranger et mendié : et nous résigner entre les mains de l'art, lasse de nous suivre. Je ne suis excessivement désireux, ni de salades, ni de fruits : sauf les melons⁹⁸ (p. 516-517 / 1718).

Quand je danse, je danse ; quand je dors, je dors. Voire, et quand je me promène solitairement en un beau verger, si mes pensées se sont entretenues des occurrences étrangères quelque partie du temps ; quelque autre partie, je les ramène à la promenade, au verger, à la douceur de cette solitude, et à moi (p. 526 / 1726).

⁸⁹ Le *haut appareil*, autrement dit l'équipement de combat, introduit la métaphore de la lutte (se faire tête et contrecarre) entre la maladie et la santé.

⁹⁰ épauler

⁹¹ absence de douleur

⁹² l'agrément

⁹³ tour à tour

⁹⁴ *Phédon* III, 60b : « Je crois, poursuivit-il, que si Esope avait remarqué cela, il en aurait composé une fable, où il aurait dit que Dieu, voulant réconcilier ces deux ennemis et n'y pouvant réussir, leur attacha la tête au même point, et que c'est la raison pour laquelle, là où l'un se présente, l'autre y vient à sa suite ».

⁹⁵ anticipe son heure

⁹⁶ *asture*, contraction de « à cette heure ».

⁹⁷ Comprendre : c'est abuser de la nature que de la faire marcher (*tracasser*) si loin qu'elle soit obligée d'abandonner le soin de nous conduire.

⁹⁸ Le texte reprend ici l'énumération des habitudes de l'auteur en matière de régime : favoriser le plaisir, mais sans excès. « L'extrême fruit de ma santé c'est la volupté ».

Nous sommes de grands fols. Il a passé sa vie en oisiveté, disons-nous : je n'ai rien fait d'aujourd'hui. Quoi ? Avez-vous pas vécu ? C'est non seulement la fondamentale, mais la plus illustre de vos occupations. Si on m'eût mis au propre des grands managements⁹⁹, j'eusse montré ce que je sa vais faire. Avez-vous su méditer et manier¹⁰⁰ votre vie ? Vous avez fait la plus grande besogne de toutes [...]. Avez-vous su composer vos mœurs : vous avez bien plus fait, que celui qui a composé des livres. Avez-vous su prendre du repos, vous avez plus fait, que celui qui a pris des Empires et des Villes. **Le glorieux chef-d'œuvre de l'homme, c'est vivre à propos.** Toutes autres choses : régner, thésauriser, bâtir, n'en sont qu'appendicules et adminicules¹⁰¹, pour le plus (p. 526-527 / 1727).

Les plus belles vies sont à mon gré celles, qui se rangent au modèle commun et humain avec ordre : mais sans miracle, sans extravagance. Or la vieillesse a un peu besoin d'être traitée plus tendrement. Recommandons-la à ce Dieu¹⁰², protecteur de santé et de sagesse : mais gaie et sociale :

*Fui paratis et valido mihi,
Latoe dones, et precor integra
Cum mente, nec turpem senectam
Degere, nec Cythara carentem*¹⁰³.

Fin du Troisième Livre des *Essais*
de Michel de Montaigne.

⁹⁹ occupations, charges importantes

¹⁰⁰ gérer, gouverner (en réponse ironique aux *grands managements*). Avez-vous ... : si vous avez, supposons que vous ayez.

¹⁰¹ accessoires

¹⁰² Apollon, protecteur de la médecine et des arts.

¹⁰³ « Accorde-moi, Latonien, de jouir en bonne santé de ce que j'ai acquis et, je t'en prie, avec tout mon esprit ; et que je ne passe pas une vieillesse honteuse, ni privée de ma cithare » (Horace, *Odes*, I, 31, v. 17-20).